



**HAL**  
open science

## Des discours et des liens. Hypertextualité, technodiscursivité, écriture

Marie-Anne Paveau

► **To cite this version:**

Marie-Anne Paveau. Des discours et des liens. Hypertextualité, technodiscursivité, écriture. Semen  
- Revue de sémio-linguistique des textes et discours, 2016, 42, pp.23-48. hal-01423500

**HAL Id: hal-01423500**

**<https://hal.science/hal-01423500>**

Submitted on 29 Dec 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Des discours et des liens. Hypertextualité, technodiscursivité, écritecture

Marie-Anne Paveau  
Université de Paris 13 SPC, EA 7338 Pléiade

### Résumé

Cet article propose de dessiner une synthèse, provisoire et ouverte sur des investigations futures, de la dimension hypertextuelle des discours natifs du web dans la perspective de l'analyse du discours numérique, appuyée sur les acquis des SIC et de la littérature. On rappelle d'abord la généalogie de l'hypertexte et les travaux qui l'ont constitué en objet d'investigation, en insistant sur la notion d'écritecture ; on précise ensuite les cadres de travail de l'analyse du discours numérique, dans une perspective postdualiste et écologique, pour proposer ensuite une description du discours hypertextualisé à partir d'une perspective qui privilégie l'analyse des phénomènes technolangagiers dans leur environnement natif, et qui intègre les pratiques et les compétences technodiscursives des usagers. Pour ce faire, on mobilise les deux notions de composition et de délinéarisation.

### Abstract

This paper proposes to draw a provisional synthesis, open to future investigations, of the hypertextual dimension of webnative discourses under the approach of digital discourse analysis, supported by the achievements of information and media studies and literature. First we recall the genealogy of hypertext and the work that constituted it as a scientific object, emphasizing the notion of wreading ; then we specify the frameworks of digital discourse analysis into a postdualistic and ecological perspective and then we provide a description of hypertextualized discourse from a perspective that emphasizes the analysis of technolinguistic phenomena in their native environment, and which incorporates practices and technodiscursive skills of users. To do this, we mobilize the two concepts of composition and delinearization.

**Mots clés** : composition, écologie du discours, écritecture, délinéarisation, technodiscours

**Key words** : composition, delinearization, discourse ecology, wreading, technodiscourse

### Introduction

La notion de discours hypertextualisé (DH) proposée à la réflexion dans ce numéro est définie comme tripartite, comportant un « signe passeur », un « discours d'accompagnement » et un « discours lié ou discours hors écran » (description proposée également dans Simon 2015). Cette perspective relève de ce que Jannis Androutsopoulos appelle les « *screen data* », données recueillies par le chercheur à partir de son écran, qu'il distingue des « *user-based data* » élaborées en enquêtant auprès des usagers (Androutsopoulos 2014). Parler de « discours d'accompagnement » ressortit en effet d'une perspective interprétative émanant d'une analyse extérieure, à partir d'un effet de discours chez le chercheur l'approche interne du producteur du discours ou du lecteur devant plutôt insister sur la matérialité du geste créateur de l'hypertexte (processus technique pour le scripteur et manipulation de texte pour le lecteur).

Dans cet article, j'adopte une perspective qui prendra en compte les usages, c'est-à-dire les processus technolinguistiques d'élaboration, en production comme en réception des DH. J'essaie de répondre en cela à un souhait de Serge Bouchardon soulignant en 2011 que « le texte numérique, autant que d'être un texte donné à lire, peut être un texte donné à manipuler » et que « nous manquons [...] d'outils, notamment sémiotiques, pour [l]'analyser ». Il réclame « des outils d'analyse sémiotique – et notamment sémio-rhétorique – de la manipulation dans les créations numériques » (2011 : 37). J'ajouterai : et nous manquons également d'outils linguistiques. Ma description des DH sera appuyée principalement sur les notions de lien (la relationalité des énoncés en contexte hypertextuel), de non-linéarité et/ou discontinuité (la conception du texte comme mise en relation dynamique de fragments) et d'écritecture (coconstruction du sens par l'utilisateur dans un geste double de lecture et d'écriture).

Mon terrain d'observation sera l'univers discursif numérique du web 2.0 (le service le plus important d'internet à l'heure actuelle), d'où je tirerai des exemples<sup>1</sup> de discours natifs du web, c'est-à-dire des productions discursives en contexte numérique sur appareil connecté (ordinateur, tablette, smartphone), au sein des écosystèmes d'écriture des réseaux sociaux numériques (RSN), sites, blogs et plateformes diverses, à partir d'outils issus de programmes et formats d'écriture. Ces discours sont disponibles et explicites, ce qui veut dire que j'écarte leurs dimensions algorithmiques<sup>2</sup> et que je ne prends pas en compte non plus les discours du *dark web* pour des raisons techniques d'accessibilité et des difficultés socio-éthiques qui demanderaient un important travail de mise en place préalable.

Pour réfléchir à l'objet proposé dans une perspective qui tienne compte des usages et donc de l'épaisseur matérielle et technologique de l'objet, il faut à mon sens reprendre les acquis des travaux antérieurs sur l'hypertexte. Je partirai donc de la célèbre définition de George Landow en 1996, qui insiste fortement sur le lien :

L'hypertexte est une technologie de l'information dans laquelle un élément – le lien – joue un rôle majeur. [...] Toutes les principales caractéristiques, culturelles et éducatives de ce média viennent du fait que le lien crée un nouveau genre de connectivité et de choix pour le lecteur. L'hypertexte est donc à proprement parler une écriture multiséquentielle ou multilinéaire plutôt que non-linéaire. (Landow 96 : 157 ; cité et traduit dans Ertzscheid 2002 : 129)

J'accompagnerai cette définition de la description de Bruno Bachimont qui propose une distinction entre hypertexte et hyperdocument :

On convient d'appeler ici « hyperdocument » tout ensemble de documents constituant une certaine unité, et « hypertexte » ce qui résulte de l'informatisation d'un hyperdocument sous la forme d'un réseau de nœuds documentaires et de liens navigationnels les reliant. (Bachimont 2001 : 110).

Ces deux définitions me semblent en effet souligner le trait principal de l'hypertexte, qui va largement contribuer à définir le DH : sa connectivité, le lien entre les différents éléments (documents, textes, segments de texte) et les parcours navigationnels qui les relient étant fondamental et structurant. L'approche du DH me semble devoir faire toute sa place aux dimensions matérielles et technologiques qui déterminent largement les formes et les circulations dans les univers discursifs numériques.

Dans un premier temps, j'essaie de formuler les questions linguistiques posées par le DH à partir d'une mise en perspective des nombreux travaux réalisés dans deux disciplines affines aux sciences du langage, la littérature et les SIC. Je fais ensuite des propositions pour une linguistique de l'hypertextualisation à partir de deux notions permettant de questionner le fonctionnement linguistique du DH, la composition et la délinéarisation.

## 1. Une « énonciation piétonnière »

Avec l'hypertexte, on passe de l'ordre du fixe à celui du mobile, de la textualité fondée sur le décryptage à l'hypertextualité organisée par le cheminement. Jean Clément a proposé dès 1995 l'intéressante formule d'*énonciation piétonnière* pour désigner la manière dont se configure le geste de lecture quand l'écriture est hypertextualisée, insistant sur un véritable changement de perspective : « Passer du texte à l'hypertexte, c'est comme quitter la terrasse du building qui surplombe la ville, abandonner la vision panoptique pour passer sous les seuils où cesse la visibilité, passer d'un paysage panoramique au champ réduit d'une vision déambulatoire » (Clément 1995 : en ligne). Choissant l'image de la marche à

---

<sup>1</sup> Le présent travail est un ensemble de réflexions et de propositions pour penser les discours numériques illustré d'exemples. Il ne s'agit pas d'une analyse du discours reposant sur l'analyse d'un corpus.

<sup>2</sup> Ce en quoi j'ai tort, car c'est une dimension qui fonde toutes les productions en ligne, en particulier sémiotiques. La prise en compte de la dimension algorithmique des discours sera présente dans Paveau 2017 (à par.).

partir de la réflexion de Michel de Certeau sur la ville (Certeau (de) 1980), Jean Clément souligne ainsi la dimension dynamique de l'écrit hypertextualisé, qui appelle une lecture active et topographique, intégrant un geste d'écriture : « Mais ce qui se donne ainsi à lire n'est pas l'hypertexte. Ce n'en est que la représentation symbolique. Car l'hypertexte n'est pas à lire, il est à écrire. Le sens n'y est pas institué une fois pour toute » (Clément 1995 : en ligne). La lecture dynamique impliquée par l'hypertextualisation a des conséquences importantes : les gestes d'écriture et de lecture se rencontrent, jusqu'à se confondre, dans ce que Pedro Barbosa a appelé l'*écrilecture* (Barbosa 1992).

Avec l'hypertextualisation de l'écriture, qui implique celle du discours, on est d'emblée dans une autre dimension non binaire de la textualité, dans laquelle l'humain et la machine sont réunis dans un assemblage composite<sup>3</sup>. Afin de décrire les implications de ce dispositif pour la linguistique, et d'éviter de lui appliquer des grilles théoriques issues de l'ordre du texte non hypertextualisé, il est nécessaire de connaître son histoire et celle de ses approches scientifiques.

### 1.1 Brève archéologie de l'hypertexte

L'histoire de l'hypertexte a été faite (par exemple Le Crosnier 1991, Clément 1995, Vignaux 2001, Leleu-Merviel 2015, Saemmer 2015), et on ne présentera ici qu'un résumé insistant sur les dimensions intéressant l'approche linguistique. Cette histoire est écrite principalement dans les deux champs disciplinaires de la littérature et des SIC, les sciences du langage (SDL) ne s'étant que récemment saisies de ce phénomène considéré comme ne relevant pas vraiment de la textualité<sup>4</sup>, mais concernant plutôt des objets comme la littérarité, l'information ou le document. L'histoire matérielle de l'hypertexte comporte quatre balises bien connues : la pensée de la chose avant le mot (le fameux Memex, rêve informatique de Vannevar Bush en 1945, qui pose d'emblée la question de la mémoire comme structurante pour l'hypertexte), l'invention du mot et sa définition par Ted Nelson en 1965 (voir plus bas), la célèbre présentation du système hypertexte de Doug Engelbart en 1968 (« The Mother of all Demos ») et l'invention du web par Tim Berners-Lee en 1990. Ces quatre balises ont toutes en commun de présenter des manières de créer et de gérer des *liens* entre des informations, des textes, ou des éléments de texte. Au cœur de l'hypertexte se trouve en effet le lien, qui questionne fortement les notions d'écriture, de texte et de discours.

Dans une synthèse récente, qui concerne essentiellement le texte littéraire mais qui éclaire l'évolution générale de l'hypertexte, Sylvie Leleu-Merviel propose de parler de trois « familles » d'hypertexte, correspondant à trois époques historiques :

– dans les années 1960-70, l'hypertexte se décrit comme une collection de fragments numérisés, produits hors de la machine mais stockés par elle et mis en relation par le système des liens ;

– dans les années 1980-1990, on passe à la production numérique de l'hypertexte, qui est cette fois généré par une machine (on parle d'hypertextes génératifs) et lu au sein d'un processus d'écrilecture ; pour Jean Clément, l'hypertexte est alors « une forme de mémoire artificielle capable d'entrer en interaction avec l'intelligence humaine, de former avec elle un système qui ouvre à son utilisateur de nouvelles perspectives pour s'informer, lire, écrire, penser » (1995 : en ligne).

– depuis les années 2000, l'hypertexte est un « compagnon de jeu et de vie », le lecteur d'un texte faisant partie de son énonciation et l'homme, dans les mondes réels ou ludiques dessinés par les technologies mobiles, est devenu un document (l'être humain est à la fois producteur de traces et lui-même somme de traces).

Cette évolution est celle qui va du lien comme dispositif technologique mécanique au lien comme outil électronique structurant l'ensemble des univers connectés. Le DH qui fait l'objet

---

<sup>3</sup> Le terme *assemblage* vient de la proposition d'anthropologie symétrique de Bruno Latour, qui préconise une articulation entre l'ordre naturel et l'ordre culturel plutôt que sa distinction, marque selon lui de la « modernité » (Latour 1991).

<sup>4</sup> Il est remarquable que la linguistique textuelle n'ait pas, jusqu'à ce jour, intégré le texte numérique à ses terrains de recherche. Voir sur ce point Paveau 2015b.

du présent numéro est le produit de cette histoire et de cette évolution et il me semble que son approche doit intégrer les nombreux travaux qui, hors des SDL, ont cependant fait apparaître des traits qui questionnent de près les approches linguistiques du texte, du discours et de l'interaction (les linguistiques TDI) se préoccupant des énoncés dans leurs environnements. Comme le signale Alexandra Saemmer, « alors que les approches rhétoriques du texte papier remplissent des bibliothèques entières, l'étude sémiotique et rhétorique du texte numérique et de ses spécificités sur la page-écran reste encore un champ de recherche peu défriché » (2015 : 36). On peut en dire autant des linguistiques TDI : les travaux des littéraires ou des spécialistes des SIC depuis les années 1990 ont en effet toujours posé des questions aux implicites linguistiques forts. Qu'il s'agisse des écrits sur la « littérature informatique » (Barbosa 1996, Vuillemin 1999a), des travaux sur le texte numérique (Bouchardon 2009, 2014, Clément 1995, 2007), sur l'hypertexte lui-même (Ertzscheid 2002, Vandendorpe 1999, 2015) ou du paradigme des écrits d'écran (Souchier 1996, Jeanneret, Souchier 2005), tous les chercheurs ont posé des questions interrogeant fondamentalement la langue, l'élaboration du texte et du discours, et la construction du sens par les agents. Parmi elles, la nature connectée des énoncés (la question du lien) et le rôle dynamique du récepteur-lecteur dans la construction du discours me semblent des points de questionnement forts pour une approche linguistique.

## 1.2 La question du lien

C'est une dimension majeure de l'écriture hypertextuelle, qui a des implications importantes sur la forme des énoncés, l'élaboration de leur sens et leur mode de circulation. « L'hyperlien est une particularité fondamentale du texte numérique », déclare Alexandra Saemmer au début de la synthèse importante qu'elle a publiée récemment, *Rhétorique du texte numérique* (2015 : 23)<sup>5</sup>. Et en effet, toute écriture hypertextuelle repose sur la structure de l'hyperlien, qui définit l'hypertexte comme technologie productrice d'informations, d'énoncés et de parcours de sens. Alexandra Saemmer en propose la définition suivante :

[...] j'utiliserai le terme « hyperlien » dans le sens d'élément textuel « hyperlié » à lire et à manipuler, qui est inséré dans un texte (appelé « texte géniteur ») et renvoie vers un texte généralement encore invisible (appelé « texte lié »). Ma définition s'inspire de celle de l'hyperlien comme « signe passeur » [Jeanneret, Souchier 1998] qui met en relation les dimensions de « signe lu », de « signe interprété » et d'« outil manipulable ». L'hyperlien en ce sens large est omniprésent dans le texte numérique. (Saemmer 2015 : 15).

### 1.2.1 Du côté du scripteur

Que ce soit dans un texte ou hors texte (dans un widget, une barre d'outils, ou de manière isolée sur la page), le lien est inséré sur un mot ou un segment plus large (groupe nominal, titre, phrase entière éventuellement) ou sur une image. Il peut également rester tel quel, sous sa forme informatique première d'URL, dans des environnements documentaires, des articles de presse constitués d'agrégations de liens ou des articles de scripteurs débutants qui ne possèdent pas encore la technique de l'insertion. L'hyperlien peut aussi être automatisé via des programmes, et donc provenir d'une logique algorithmique (c'est le cas par exemple de tous les noms de compte et des mots-consignes des réseaux sociaux ou des hashtags que le signe # rend immédiatement cliquables), ou élaboré volontairement par le scripteur. Pour celui-ci, le lien n'a pas la même réalité textuelle et sémiotique que pour le lecteur. Pour le scripteur, l'élaboration d'un lien passe par une procédure en plusieurs étapes, qui suspend son écriture, et donc le déroulement syntagmatique de son discours. Dans un blog géré par les CMS de Wordpress par exemple, quatre opérations sont en effet nécessaires pour créer un lien sur un segment : il faut d'abord surligner le segment, puis cliquer sur l'icône du lien, ce qui ouvre une fenêtre, y insérer l'URL voulu et l'appliquer (voir l'image ci-dessous).

---

<sup>5</sup> Lien, lien hypertexte ou hyperlien sont synonymes et employés ici comme tels.

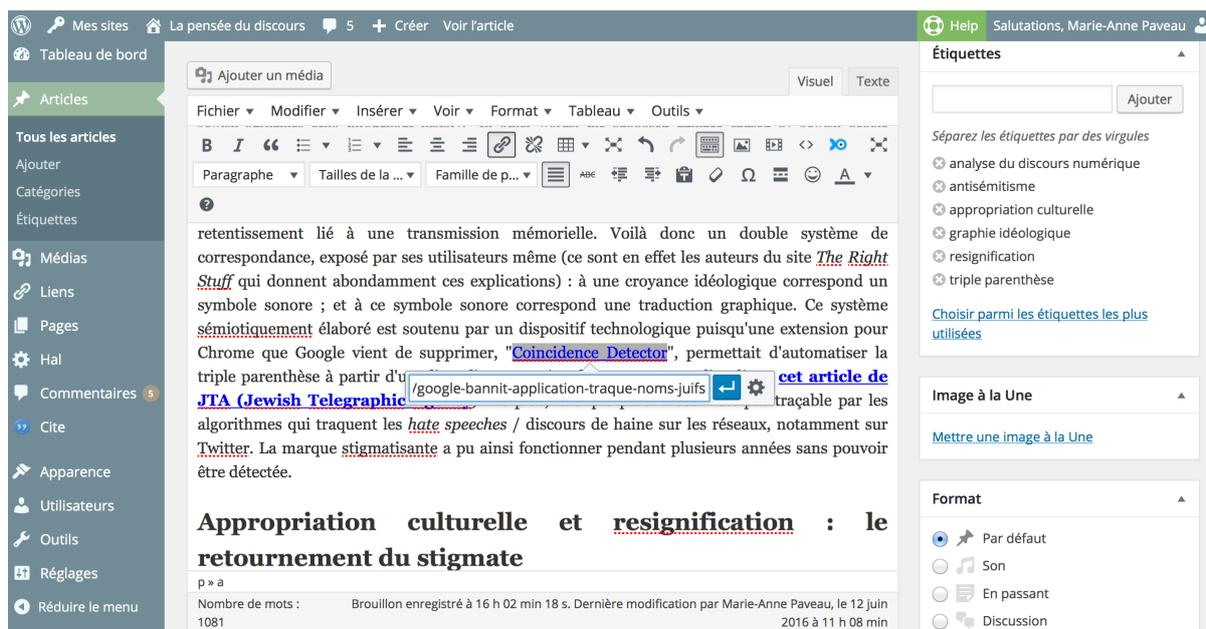


Image 1. Tableau de bord de *La pensée du discours*, 12.06.2016, 17h22, <http://penseedudiscours.hypotheses.org/>, étapes 3 et 4 de l'élaboration d'un lien hypertexte

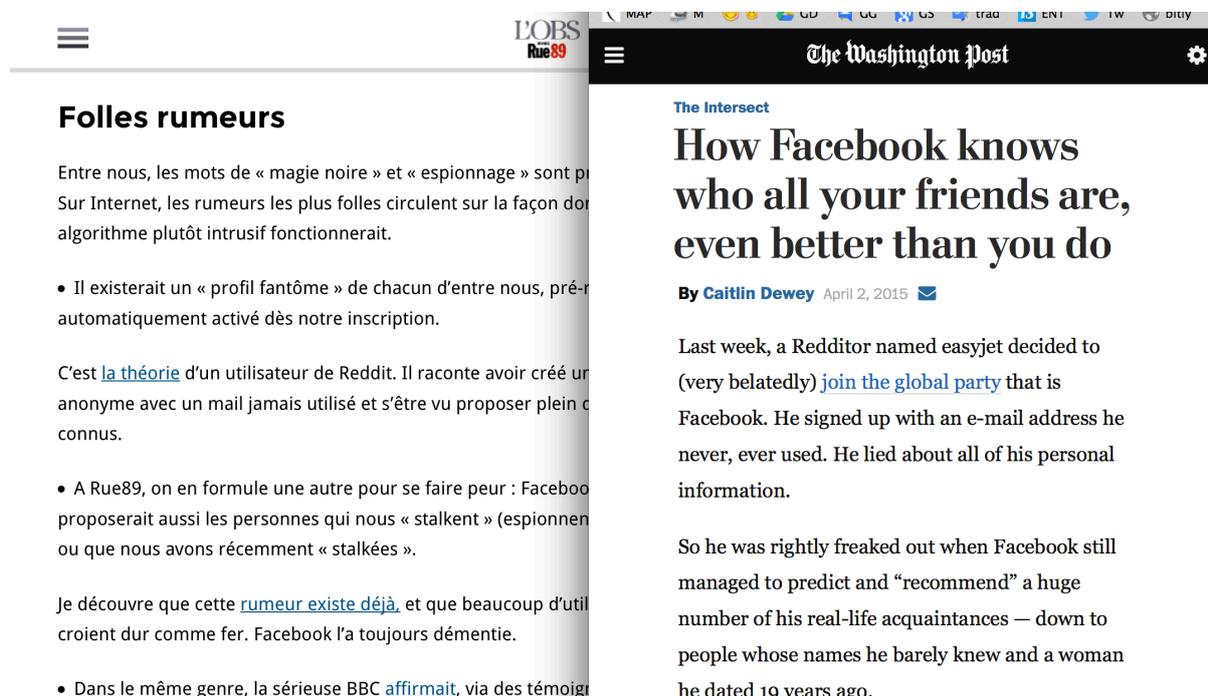
Dans l'activité d'écriture, des éléments nouveaux par rapport à l'écriture hors ligne interviennent : la mobilisation d'une procédure technique contrainte, l'usage d'une forme morphologiquement particulière, l'URL, et un phénomène de transformation linguistique puisque cette URL transforme un segment langagier en technoségment, c'est-à-dire en suite cliquable objet d'une manipulation possible par le lecteur. Au niveau du tableau de bord, les technomots ne sont pas cliquables, mais ne le deviennent qu'une fois le billet publié ; le texte-cible reste donc à l'état de potentialité. L'écriture hypertextuelle suppose en effet deux états du texte, un état interne à la plateforme et un état externe ; l'hyperlien n'est pas seulement un élément ajouté à un texte, c'est un élément technologiquement transformateur qui fait de l'existence du « brouillon » une réalité nécessaire à l'existence même du texte, et qui lui coexiste temporellement et matériellement, au contraire du brouillon prénumérique, qui est jetable.

On comprend alors que la trilogie [signe passeur, discours d'accompagnement et texte relié] n'a guère de pertinence à ce niveau d'élaboration et que, s'il faut absolument exprimer les choses de manière tripartite, on aurait plutôt la suite [hyperlien, segment source et URL cible]. Parler de « discours d'accompagnement », c'est en effet supposer que le discours source accomplit toujours une présentation ou une citation du discours cible, ce qui n'est pas le cas : si certains dispositifs hypertextuels comprennent des éléments déictiques (du type *consulter ce lien*, *cliquer ici* ou simplement *ici* ou *clic*) ou des outils de discours représentés (du type « comme je l'avais montré dans mon dernier billet »), le lien hypertexte survient la plupart du temps dans le fil du discours sans indice préalable, comme une bifurcation discursive et sémantique, dotée d'une grande variété de valeurs et de fonctions. Le discours cible est difficilement assimilable à une citation, dans la mesure où, entre autres, le lecteur a la possibilité de quitter définitivement le discours source ; l'hyperlien ne cite pas, il ouvre. De plus, nombre de liens existent hors de la textualité sur des segments isolés (blogrolls, noms de compte, pseudos, mots-consignes), ce qui écarte l'idée même d'un discours représenté. Parler d'accompagnement me semble une réinterprétation en réception et donc en lecture seule du dispositif numérique à l'aune des analyses prénumériques de discours prénumériques ; pour rendre compte de l'hypertextualité, la linguistique doit prendre en

compte sa fabrication en production et son caractère endogène dans les univers numériques.

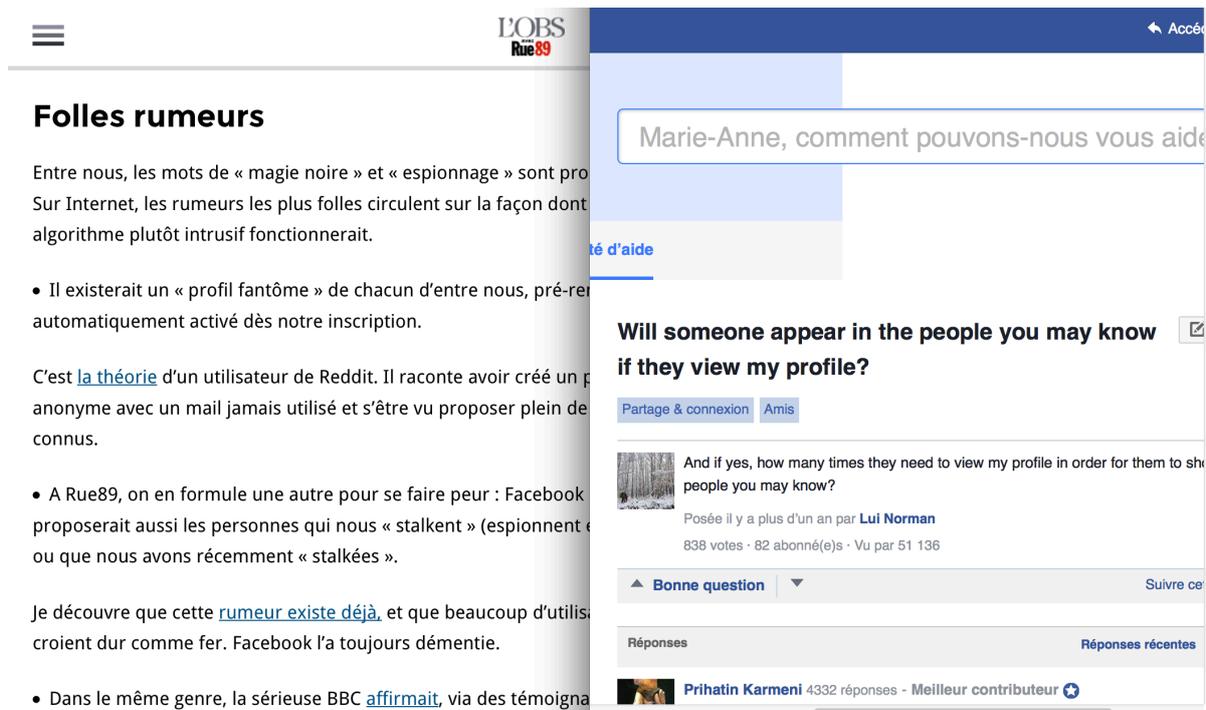
### 1.2.2 Du côté du lecteur

Du côté du lecteur, les choses sont un peu différentes puisqu'il n'a accès qu'au texte publié, et donc à la version externe. Pour lui, l'hyperlien est une marque graphique (couleur et/ou soulignement) sur des segments dont il sait, s'il détient la littéracie numérique adéquate, qu'ils sont manipulables avec une souris ou un trackpad. La manipulation n'est pas obligatoire et il peut tout à fait continuer sa lecture linéaire, mais s'il clique, la lecture quitte l'ordre de l'œil pour faire intervenir le corps et lui-même quitte l'ordre du texte-source pour entrer dans celui du texte-cible. De ce fait, il transforme également le texte qu'il lit et c'est en cela qu'il devient lui-même scripteur de ce texte : un écrilecteur. Chaque lecteur prenant les décisions qu'il souhaite, cette activité d'écrilecture est en outre individuelle : le texte numérique structuré par des hyperliens implique donc une double subjectivité, celle de la manipulation, et celle du cheminement choisi. L'énonciation du texte numérique est bien, pleinement, *piétonnière*. Les deux images ci-dessous montrent deux lectures piétonnières différentes d'un même article de *L'Obs-Rue89*, « Enquête sur l'algo le plus puissant de Facebook »<sup>6</sup>, l'image 2 résultant de l'ouverture du premier lien et l'image 3 de celle du second. La fonction « ouvrir une nouvelle fenêtre » a été sélectionnée sur mon navigateur, ce qui permet de superposer les deux textes ; mais avec la fonction « ouvrir un nouvel onglet », le texte-cible recouvrirait entièrement le texte-source auquel le lecteur peut ne pas revenir, ce qui souligne l'importance des formats pour les formes du DH.



**Image 2.** Article de *L'Obs-Rue89*. Forme de l'hypertexte après ouverture du premier lien (clic sur [la théorie](#))

<sup>6</sup> Par Alice Maruani, publié le 02.06.2016, <http://rue89.nouvelobs.com/2016/06/02/enquete-lalgo-plus-flippant-facebook-264219>



**Image 3.** Article de *L'Obs-Rue89*. Forme de l'hypertexte après ouverture du second lien (clic sur *rumeur existe déjà*)

Les implications pour l'analyse linguistique sont plurielles. D'abord, se pose une question d'identification catégorielle des technosegments : la morphologie ne possède pas de catégorie qui pourrait décrire une URL (est-ce une phrase, un mot ?), ni un mot ou segment cliquable. Il serait peu satisfaisant, et d'ailleurs problématique pour les étiquetages automatiques, de ne pas attribuer de catégorie aux URL, et réducteur de continuer à nommer les technosegments par les parties du discours traditionnelles sans prendre en compte leur cliquabilité. Les termes de *technomot* et de *technosegment*, et plus généralement le paradigme du *technolangagier / technodiscursif* constituent une proposition dans ce sens. Ensuite, comment rendre compte de la charge technologique de ces technosegments, de leur fonction pragmatique d'ouverture vers des textes cibles et de leur potentiel manipulateur ? S'arrêter dans l'analyse aux catégories « purement » linguistiques ne permet pas de rendre compte pleinement de la nature de l'écriture hypertextuelle et du DH. Enfin, sur le plan syntagmatique, l'hyperlien constitue une suspension ou une déviation dans l'ordre linéaire de la discursivité, tant en production qu'en réception : l'hyperlien produit une délinéarisation qui modifie les logiques internes de l'intradiscours en produisant à la fois son augmentation et sa fragmentation. Autant de questions qui doivent susciter l'intérêt des linguistes.

Le second point de questionnement pour la linguistique est la transformation du geste même de lecture et d'écriture par l'hypertextualité.

### 1.3 Les parcours de l'écrilecture

Le terme *écrilecture* est la traduction du néologisme *ecrileitura* proposé en 1992 par le chercheur portugais en sciences de l'information Pedro Barbosa dans sa thèse, intitulée *Metamorfoses do real. Criação literaria e computador* (Barbosa 1992)<sup>7</sup>. La notion sera développée quelques années plus tard dans le livre qui en est issu, *A Ciberliteratura. Criação Literária e Computador* (Barbosa 1996)<sup>8</sup>. L'écrilecture désigne la fusion des deux

<sup>7</sup> « Métamorphoses du réel. Création littéraire et ordinateur. »

<sup>8</sup> « La Cyberlittérature. Création littéraire et ordinateur ». Ces informations sont tirées de Soubrié 2001.

activités de lecture et d'écriture impliquée par les hypertextes et convient tout à fait au mode d'existence du DH. La notion est notamment exploitée en France par des chercheurs en littérature, Alain Vuillemin et Arnaud Gillot, dans un ouvrage publié en 1999, *Littérature, Informatique, Lecture* (Lenoble, Vuillemin 1999 dir.), Arnaud Gillot ayant rédigé une thèse à partir de cette notion, *La Notion d'«écrilecture» à travers les revues de poésie électronique «alire» et «KAOS» (1989-1995)* (Gillot 1999). Dans un article consacré à l'enseignement de la lecture grâce à l'édition hypertextuelle, Thierry Soubrié résume ainsi le travail d'Alain Vuillemin :

Alain Vuillemin distingue trois types d'écrilecture. Elle est périphérique lorsqu'il s'agit d'apporter des annotations, elle est centrale, fondatrice, dès lors que le texte devient préhensible, c'est-à-dire lorsque, numérisé, il devient manipulable, interrogeable ; elle est enfin créatrice quand l'ordinateur est au service de l'extraction des aspects méconnus d'un texte [...] (Soubrié 2001 : 183)

« Centrale, fondatrice », est en effet l'écrilecture concernée par le DH en ligne tel qu'il est envisagé ici : on a affaire à une coproduction, non seulement du ou des sens mais également des matérialités textuelles elles-mêmes. Pour Roger Chartier, le lecteur est un véritable co-auteur :

Avec le texte électronique, [...], non seulement le lecteur peut soumettre le texte à de multiples opérations (il peut l'indexer, l'annoter, le copier, le démembrer, le recomposer, le déplacer, etc.), mais, plus encore, il peut en devenir le co-auteur. La distinction, fortement visible dans le livre imprimé, entre l'écriture et la lecture, entre l'auteur du texte et le lecteur du livre, s'efface au profit d'une réalité autre : celle où le lecteur devient un des acteurs d'une écriture à plusieurs voix ou, à tout le moins, se trouve où en position de constituer un texte nouveau à partir de fragments librement découpés et assemblés. (Chartier 1994 : en ligne).

« Les faire siens » : ce type d'appropriation va au-delà d'une possession lectorale, ou d'une digestion sémantique ; il s'agit d'une appropriation véritablement formelle du texte non plus lu mais « écrilu », appropriation accomplie par un geste corporel d'écrilecture. La « manipulabilité de l'hyperlien » (Saemmer 2015 : 46) débouche en effet sur un authentique acte d'écriture de la part du lecteur, à travers les « gestes mobilisés dans l'activation d'un hyperlien » (Saemmer 2015 : 46), gestes qui s'exerçaient sur ce que Yves Jeanneret et Emmanuël Souchier avaient nommés « signes-passeurs » (Jeanneret, Souchier 1998), gestes que Serge Bouchardon nomme si bien des « énoncés de gestes » (Bouchardon 2011).

Outre cette fusion entre l'ordre auctorial et l'ordre lectoral, l'écrilecture implique également une construction dynamique du discours par choix textuels-cognitifs successifs, que Jean Clément désignait par la métaphore piétonnière. Mais ce cheminement piétonnier n'est pas un simple itinéraire, il a également des effets sur l'écrilecteur : « L'idée que je défend ici, écrit-il, est que l'hypertexte peut s'envisager comme un système à la fois matériel et intellectuel dans lequel un acteur humain interagit avec des informations qu'il fait naître d'un parcours et qui modifient en retour ses représentations et ses demandes » (Clément 1995 : en ligne). Dans l'écrilecture, il existe donc une véritable interaction entre l'écrilecteur et le texte de l'auteur, interaction au sein de laquelle va se construire le discours. Cette construction « en marchant » du DH n'est pas la moindre de ses caractéristiques, recelant des enjeux linguistiques forts.

Essayons de formuler l'ensemble des questions linguistiques impliquées par l'écrilecture. Premièrement, elle pose avec acuité la question de la construction du sens et du calcul interprétatif effectués dans les discours prénériques (je parle de l'imprimé écrit) à partir des marques des énoncés, des compétences mobilisées en production et en réception et des anticipations de chacun des protagonistes de la production verbale. En contexte hypertextualisé en effet, la distinction locuteur/récepteur s'efface dans l'écrilecture et les anticipations sont rendues quasiment impossible par l'autonomie de l'écrilecteur dans la construction du discours lui-même, sur lequel le producteur n'a plus guère de prise.

Deuxièmement, cette confusion lecteur-scripteur questionne le système énonciatif du DH qui ne peut plus vraiment distinguer (même au sein d'un dispositif d'analyse complexe mettant en jeu la co-énonciation par exemple), un locuteur, un interlocuteur, un message, un lieu et un temps, l'ensemble de ces cartes étant rebattues par l'écriture et l'hypertextualité. Troisièmement, c'est la question de l'objet lui-même qui se pose pour l'analyse du discours, les corpus ne pouvant plus être construits et fixés de manière linéaire et observés au microscope (Moirand 2004), mais se constituant de manière dynamique et évolutive, réclamant une observation en caméra subjective (Paveau 2016 à par.). Et quatrièmement, l'écriture hypertextuelle pose la question de l'existence même du discours et de l'imprévisibilité de sa constitution : si le scripteur, sur le tableau de bord de son blog, écrit bien un texte linéaire, certes parsemé de liens vers des textes-cibles mais constituant un tout qui semble bien « faire texte » (Adam 2015 dir.), sa production une fois publiée pourra faire texte de toute autre manière, écrit partiellement et continué par les textes-cibles desquels l'écriture pourra ne jamais revenir. Si la différence entre texte écrit et texte lu a toujours été dans la nature de toute production écrite, l'écriture hypertextuelle la radicalise au point d'en faire deux entités qui peuvent n'avoir plus grand chose en commun.

#### **1.4. Linguistique de l'hypertextualisation**

Pour tenter une description linguistique de l'hypertexte, du DH et de l'écriture hypertextuelle, il semble qu'il faille déplacer certains des réquisits de la linguistique afin d'élaborer un cadre qui permette d'intégrer les paramètres techniques et sociotechniques à la conception des phénomènes langagiers et discursifs.

##### **1.4.1 Une écologie du discours**

Ma proposition est une approche écologique du discours qui prenne pour objet non plus les seuls éléments langagiers à travers leurs marqueurs, mais l'ensemble de l'environnement dans lesquels ils s'élaborent (Paveau 2013). La perspective écologique me semble nécessaire à l'analyse des discours numériques natifs pour trois raisons : les formes numériques natives possèdent des *composantes technologiques* qui manqueraient à une analyse linguistique traditionnelle ; l'élaboration des discours en ligne ressortit à une écriture intégrant des *gestes d'énoncé* (cliquer, scroller, pianoter) ; les technodiscours possèdent une *dimension relationnelle* fondamentale, car tous les énoncés en ligne sont potentiellement reliés à d'autres.

Une approche écologique du discours implique une position épistémologique qui remette en cause la conception dualiste encore dominante des rapports entre langage et monde, et par conséquent la division entre l'ordre du linguistique et celui de l'extralinguistique qui persiste, y compris dans les travaux les plus multimodaux et plurisémiotiques. Les discours nativement numériques poussent en effet la linguistique dans ses retranchements extralinguistiques : il devient nécessaire de repenser le contexte dit « extralinguistique » comme un écosystème où s'élabore le discours et non plus comme un arrière-plan déterminant pour le discours.

##### **1.4.2 La typologie d'Alexandra Saemmer, une contribution pour l'analyse des technodiscours**

Pour aborder la question du DH, qui est dans ma perspective un technodiscours, je partirai de la typologie très complète du lien hypertexte proposée par Alexandra Saemmer dans *Rhétorique du texte numérique* (2015). Cette typologie est bien trop complexe et détaillée pour être exposée dans le cadre de cet article mais j'en résume les grands traits.

Alexandra Saemmer fonde son observation et sa typologie sur les résultats croisés d'une enquête sur les usages des écrivains et d'une observation sémiotique et rhétorique de corpus hypertextuels, entre *user-based* et *screen data*. Le concept qui guide sa démarche est celui de promesse/attente : « Avant d'être activé, l'hyperlien adresse une promesse au

lecteur. Les attentes du lecteur sont orientées par le mot hyperlié, par le texte entourant l'hyperlien, par les formes de la page-écran et par des imaginaires personnels et socialement partagés. » (2015 : 27).

À partir de ces résultats, elle propose une typologie de la lecture du texte numérique hypertextualisé en sept catégories, lesquelles présentent différents types d'hyperliens<sup>9</sup> :

A. Lecture *informationnelle*

- A1. Hyperlien définissant
- A2. Hyperlien renvoyant à la source
- A3. Hyperlien illustratif
- A4. Hyperlien fournissant des preuves
- A5. Hyperlien d'autorité
- A6. Hyperlien explicatif

B. Lecture *dialogique*

- B1. Hyperlien déplaçant le focus
- B2. Hyperlien comparatif
- B3. Hyperlien croisant des points de vue
- B4. Hyperlien réinterprétant

C. Lecture *chronologique*

- C1. Hyperlien successif
- C2. Hyperlien analeptique
- C3. Hyperlien proleptique
- C4. Hyperlien synchronisant

D. Lecture *immersive*

- D1. Kiné-gramme
- D2. Ciné-gramme

E. Lecture *affirmative*

- E1. Couplage emphatique
- E2. Coupure additionnel

F. Lecture *déviative*

- F1. Hyperlien déformatoire
- F2. Hyperlien ironisant
- F3. Hyperlien métaphorisant
- F4. Kiné-trope
- F5. Ciné-trope

Un des intérêts de cette typologie pour analyser l'hypertextualisation du discours est sa complexité : il n'existe pas de DH au singulier, ni de schéma unique pour le décrire. L'aspect fondamentalement dynamique (différences entre texte écrit et texte écrit, variation des formats de visualisation) et subjectif (le texte est produit à partir des décisions individuelles des écrivains) de l'écriture numérique produit une grande variété dans les dispositifs de DH. Plutôt que de les ramener à un schéma unique constitué de catégories au singulier, qui plus est pré-numériques (comme la citation ou le discours représenté par exemple), il me semble plus pertinent, pour en conserver les potentialités de variation et également d'invention, d'en examiner les traits spécifiques aux environnements numériques natifs.

## 2. Description du technodiscours hypertextualisé

J'aborderai ici deux notions qui me semblent permettre de saisir les traits spécifiques du DH, la composition et la délinéarisation.

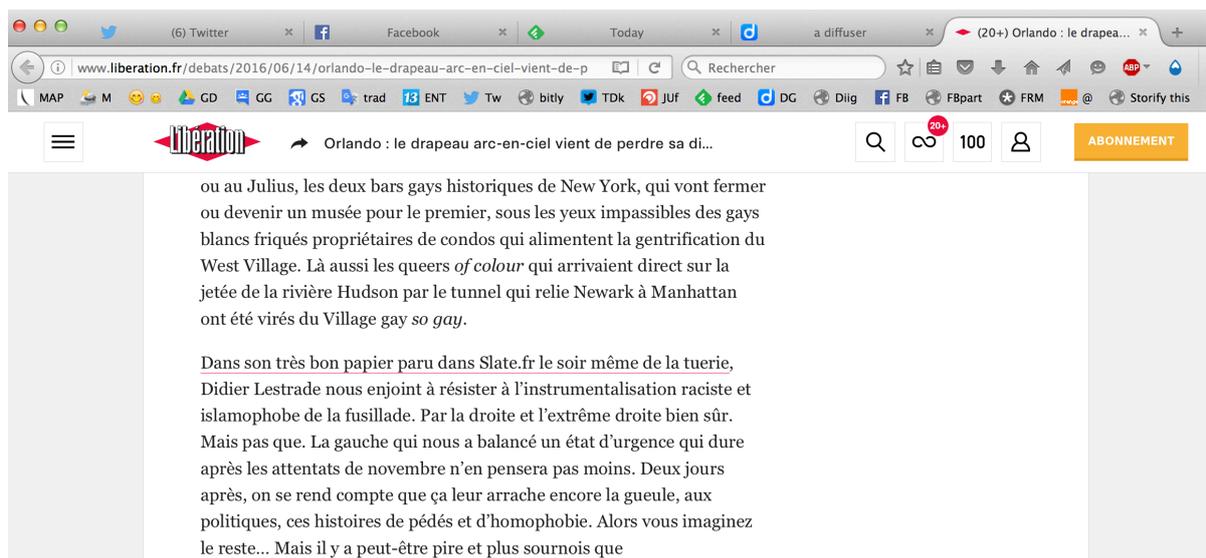
---

<sup>9</sup> Pour des détails, voir les tableaux récapitulatifs proposés p. 248-252.

## 2.1 Composition

Un élément de discours est composite quand il est constitué d'un assemblage entre du langagier et du technique, le terme *assemblage* désignant, en suivant Latour 1991, l'articulation du social et du naturel en un tout hybride. Dans le cadre de l'ADN, le terme *composite* désigne la coconstitution du langagier et du technique dans les discours numériques natifs. Presque tous les éléments cliquables<sup>10</sup> présentent en effet à la fois les caractéristiques du signe classique, doté d'un signifiant, d'un signifié et d'un référent, et celles d'un élément technologique dynamique et manipulable, intégrant donc également de fait le corps de l'écrilecteur : comme le signale Serge Bouchardon, « le geste et le texte manipulable ne peuvent venir à exister que parce qu'ils sont en relation : la relation co-constitue le geste et le texte manipulable » (Bouchardon 2011 : 38)<sup>11</sup>. La dimension technique de cliquabilité/manipulabilité comporte la possibilité pour un segment (intégré au texte-source ou discours liant) de diriger l'écrilecteur vers un autre segment (le texte-cible ou discours lié) en ouvrant une nouvelle page, et la marque graphique de la couleur et/ou du soulignement. Les observables ne sont alors plus des matières seulement langagières, mais des matières *composites*, métissées de non-langagier de nature technique et corporel. Tous les supports technolangagiers d'hyperliens sont des composites.

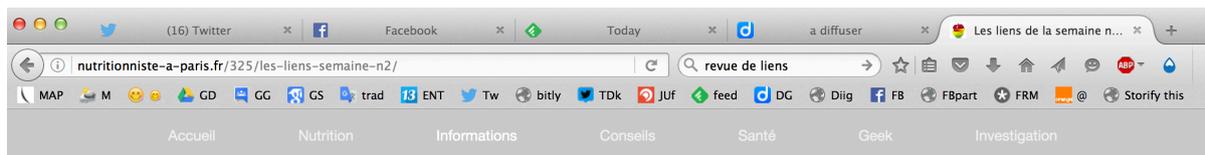
Sur le plan morphologique, les technoforces des liens sont variables : il peut s'agir de technomots ou de technosegments plus longs (le lien, lexicographisé, est intégré à une unité lexicale ou un groupe d'unités, comme le montre l'image 4, qui comporte un « hyperlien renvoyant à la source » dans le cadre d'une lecture informationnelle), marqués ou non par des signes particuliers (comme le # pour le hashtag ou le @ pour les pseudos des comptes Twitter) ; mais il peut aussi apparaître sous la forme « brute » de l'URL, complète ou réduite par des programmes dédiés (image 5).



**Image 4.** Exemple d'hyperlien renvoyant à la source. « Orlando : le drapeau arc-en-ciel vient de perdre sa dimension ironique », article de Marie-Hélène Bourcier dans *Libération* le 14 juin 2016.

<sup>10</sup> « Presque » car l'URL (*Uniform Resource Locator*) plus communément nommée adresse web, a la caractéristique de ne pas posséder de signifié, en tout cas en l'absence de compétence informatique suffisante pour décrypter le message qu'elle contient.

<sup>11</sup> Il serait alors plus exact de parler de « technocorpodiscursivité ».



## Les liens de la semaine n°2

Par Nutritionniste à Paris · Dans informations

C'est parti pour une 2ème édition des liens de la semaine ! Au programme des compotes gratuites, du chou, du coca vert, un avocat du yoga et bien sur, la **Fête de la nutrition à Paris** Andros se paye un peu de pub à Paris, profitez-en :

<http://www.culture-nutrition.com/2014/06/12/andros-matin-petit-dejeuner/>

Mangez du chou :

<http://www.nutranews.org/sujet.pl?id=1280>

Le Coca-Cola vert arrive en France :

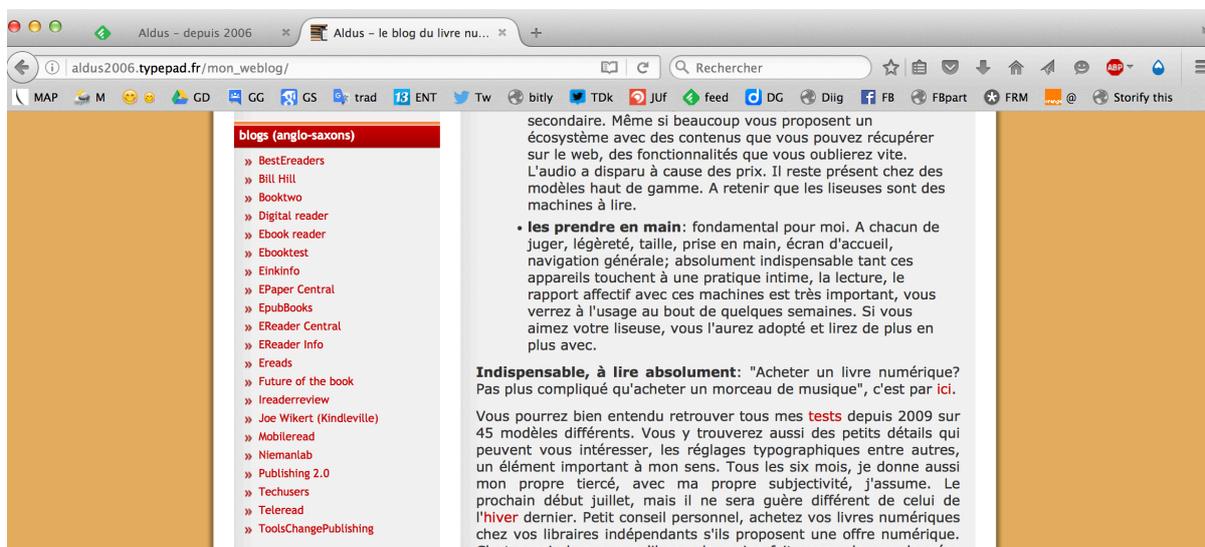
<http://www.medisite.fr/a-la-une-le-coca-cola-vert-se-rapproche-de-la-france.638504.2035.html>

N'oubliez pas l'avocat :

<http://www.sante-nutrition.org/noubliez-pas-lavocat/>

**Image 5.** Exemples d'hyperliens non lexicographisés. « Les liens de la semaine », billet sur le site *Nutritionniste à Paris*, s.d.

Sur le plan discursif, dont l'analyse se trouve considérablement enrichie par la typologie d'Alexandra Saemmer, les dispositifs configurés par l'hyperlien sont d'une très grande variété, et leur nature dépend en grande partie de sa place dans la page. L'hyperlien peut en effet être en position intradiscursive, ce qui est sa forme stéréotypique, celle qui est immédiatement évoquée par la désignation « DH », mais il peut apparaître, et c'est très souvent le cas, en position « extradiscursive », dans les widgets latéraux par exemple (image 6), dans les noms des comptes des abonnés aux réseaux sociaux numériques ou dans les mots-consignes de ces mêmes réseaux (*aimer*, *partager*, *ne plus voir* sur Facebook, *mettre en favoris*, *retweeter* sur Twitter, *épingler* sur Pinterest, *écouter* sur Deezer, etc.).



**Image 6.** Liens dans les widgets latéraux : blogroll du blog *Aldus*, le blog du livre numérique, page d'accueil

Ces positions différentes modifient considérablement l'analyse : si l'on peut poser la question du rapport entre le discours liant, l'hyperlien et le discours lié dans les configurations intradiscursives, et parfois sous l'angle de la « représentation », comme nous y invite le texte de cadrage de ce numéro (notion qui n'épuise cependant pas la grande diversité des « promesses » des liens décrite plus haut), il est plus difficile de le faire quand il s'agit de liens extradiscursifs ; la question linguistique à poser doit alors changer. Dans l'exemple désormais classique d'une page Facebook (image 7), comportant 41 segments hypertextuels, la relation entre discours liant et discours lié par le biais de l'hyperlien ne passe pas par la représentation car elle est davantage d'ordre *éditorial* que *discursif*, posant même la question de la définition du discours liant.

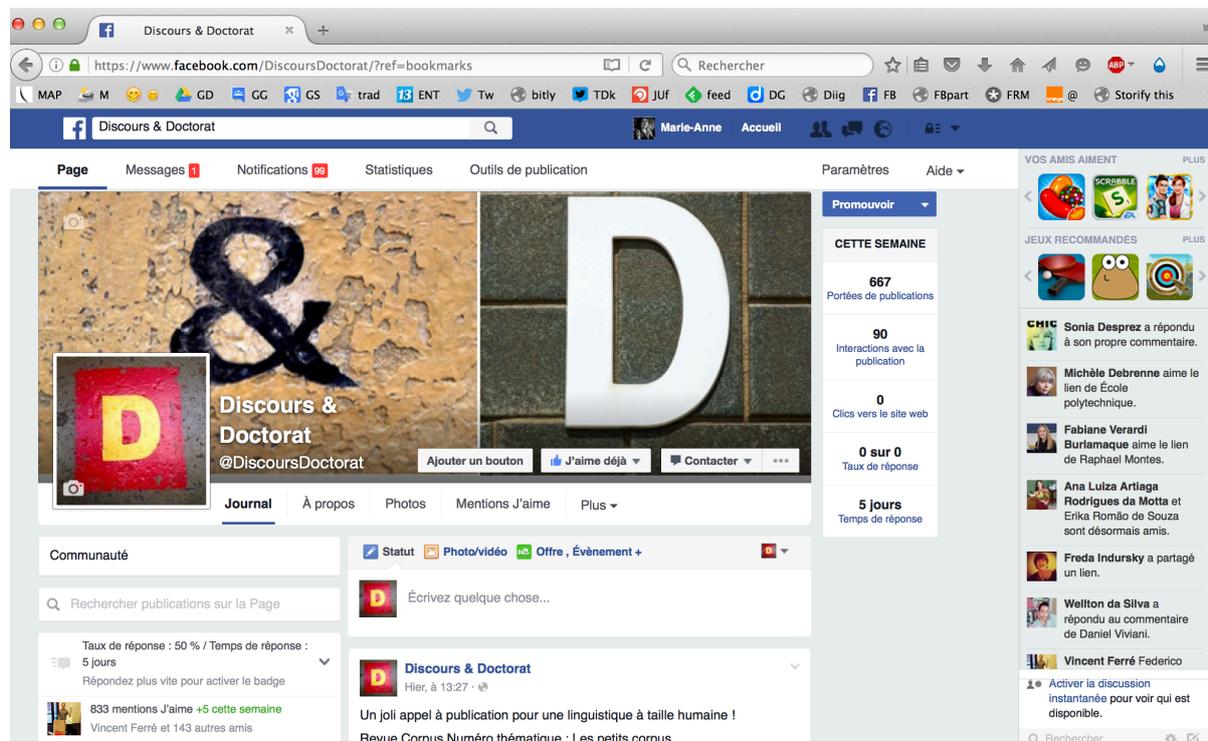


Image 7. Premier écran de la page Facebook *Discours et doctorat*.

Comme le souligne Alexandra Saemmer, reprenant les acquis des travaux sur l'énonciation éditoriale en contexte numérique initiés par Emmanuël Souchier (1996),

... l'écriture numérique a toujours été façonnée par les outils-logiciels qui, tout en facilitant l'écriture numérique aux non-programmeurs, leur proposent (voire leur imposent) des cadres de conception. Plus que jamais, les systèmes de gestion de contenu induisent cependant une séparation entre énonciation discursive et énonciation éditoriale. (« menus », « cadre étroit de la fenêtre de contenu »). (Saemmer 2015 : 61)

« Certes, le programme d'un texte numérique reste généralement caché au lecteur », ajoute-t-elle dans le même passage, mais il n'en reste pas moins que la couche technologique qui organise l'énonciation éditoriale a un rapport directe avec l'organisation discursive. L'ADN ne peut alors se contenter d'outils conceptuels et méthodologiques discursifs, mais doit intégrer des concepts et des méthodes qui rendent compte de la dimension matérielle du numérique comme une dimension intrinsèque du discours. Cette nécessité se pose également pour un autre trait du discours numérique natif, sa délinéarisation.

## 2.2 Délinéarisation

C'est un des traits les plus remarquables du DH, et également l'un des arguments principaux des discours technosceptiques attribuant à internet la responsabilité du zapping mental, de la disparition de la lecture longue ou de la perte de l'attention.

### 2.2.1 Description

Jean Clément pose dès 1995 une distinction capitale entre délinéarisation et discontinuité du texte numérique : « Il se caractérise par sa non-linéarité et par sa discontinuité potentielle. Ces deux notions ne doivent pas être confondues. La non linéarité doit être définie du point de vue du dispositif et non pas du point de vue du discours. Car la non-linéarité ne signifie pas obligatoirement la discontinuité textuelle. » (Clément 1995 : en ligne). Cette distinction pose en effet la question de la définition du texte et du discours en environnement numérique connecté : en conserver une définition qui intègre l'unité et la linéarité expose à passer à côté du fonctionnement linguistique des productions verbales hypertextualisées.

La délinéarisation consiste en l'intervention d'éléments cliquables dans le fil du discours, qui dirigent l'écrilecteur d'un fil-source vers un fil-cible, instaurant par là une relation entre deux discours (par ex. un hashtag, un lien dans un texte) ; on a vu plus haut que cette relation, à l'état de potentiel du côté du scripteur, est le produit d'une décision de l'écrilecteur, activant les éléments cliquables par un énoncé de geste (Bouchardon 2011). Les hyperliens engagent le déroulement syntagmatique de l'énoncé, son fonctionnement énonciatif et sa matérialité sémiotique ; ils portent en outre une marque visuelle spécifique, la couleur ou le soulignement, qui sont des signaux de délinéarisation.

On a proposé plus haut une rapide description morphologique et discursive des hyperliens et l'on n'y reviendra pas ici. Précisons que l'insertion d'émoticônes ASCII, de figures issues de l'art ASCII ou d'emojis, relevant des possibilités de l'écriture numérique native, qui délinéarisent l'énoncé de manière visuelle ou syntagmatique, ne produit cependant pas de délinéarisation technodiscursive caractérisée par l'élaboration d'un lien avec un autre fil de discours. Par ailleurs, tous les énoncés numériques natifs ne sont pas délinéarisés et l'on trouve sur les réseaux, sites et blogs des pratiques d'écriture où le fil du discours reste analogue à l'écriture hors ligne (c'est le cas de la twittérature et de nombreux blogs littéraires ou poétiques par exemple). À l'inverse, certains énoncés le sont particulièrement, comme le tweet, qui est sans doute l'un des énoncés natifs du web avec le plus fort coefficient de délinéarisation : il concentre en effet dans son énoncé au moins trois formes d'hyperlien, le pseudo, le hashtag et l'URL, complète ou réduite, et comporte dans ses métadonnées (qui font partie de la définition du tweet) des mots-consignes en nombre conséquent (8 dans l'exemple ci-dessous).



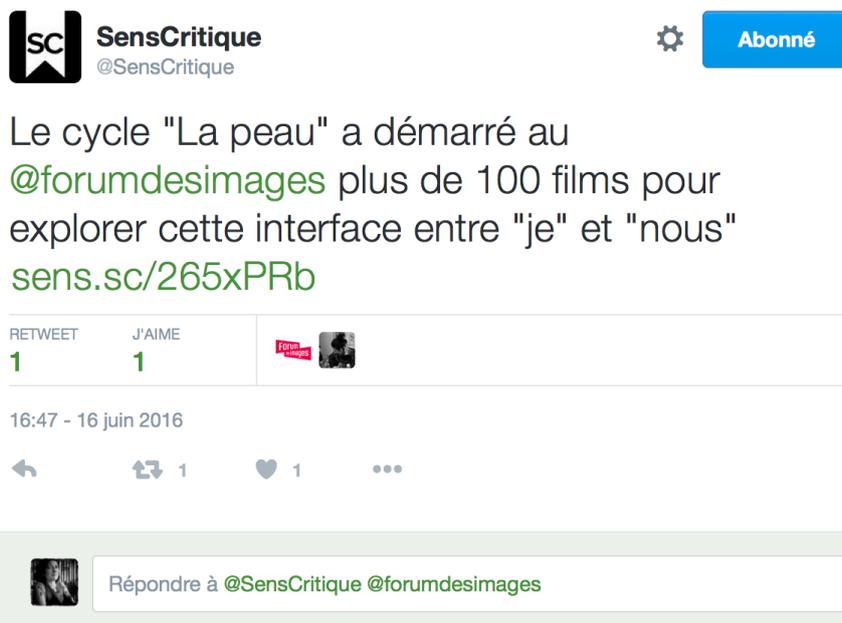
**Image 8.** Tweet. Hashtag, pseudo et URL réduite dans le corps du message ; 8 mots-consignes dans les métadonnées.

### 2.2.2 Formes

La délinéarisation de l'énoncé numérique natif par hypertextualisation prend des formes différentes qui sont cumulables.

*Délinéarisation visuelle.* Comme on l'a vu plus haut, la couleur joue un rôle important dans les discours natifs en ligne, tant en écriture qu'en lecture. Tout élément cliquable engageant un geste de l'écrilecteur apparaît en couleur (plus rarement sous l'équivalent du soulignement) ; la couleur est prescrite par le programme du site ou de la plateforme (c'est le cas du réseau social Facebook où le bleu originel des segments cliquables reste inchangé) ou modifiable par l'utilisateur (cas du réseau Twitter où chaque abonné peut en choisir la couleur ou de la plateforme Wordpress où les blogueurs peuvent dans certains thèmes choisir les couleurs des métadonnées). La délinéarisation possède donc une existence visuelle matérielle et manifeste.

*Délinéarisation syntagmatique.* Le fil du discours est délinéarisé syntaxiquement, c'est-à-dire sur le plan de la combinaison des éléments sur l'axe syntagmatique. Les éléments cliquables engagent en effet une interruption du déroulé de l'énoncé, permettant d'entrer dans un autre fil discursif relié. Dans les exemples ci-dessous, des éléments en position de régime de préposition (image 9) ou de COD (image 10) sont cliquables, portant de fait à la fois une fonction syntaxique et une fonction technodiscursive.



**Image 9.** Élément délinéarisateur en position régime de préposition.



**Image 10.** Élément délinéarisateur en position COD.

*Délinéarisation énonciative.* De la délinéarisation syntagmatique découle une délinéarisation énonciative : la sortie du fil du discours est aussi une sortie du fil énonciatif, le fil-cible étant alors matérialisé à l'intérieur du fil-source par les marques hypertextuelles. Il est remarquable que tous les hyperliens, dans toutes les catégories décrites par Alexandra Saemmer, supposent une sortie de l'énonciation du texte-source, à moins de supposer une sorte d'auto-hyperlien qui renverrait au texte-source. Cette coexistence dans le même fil de plusieurs situations d'énonciation potentielles n'est pas toujours signalée par les procédés de changement énonciatif tels qu'ils sont identifiés dans le discours hors ligne (procédés d'hétérogénéité énonciative comme le discours rapporté, la citation, l'intertextualité, l'évocation, l'allusion) mais seulement par la marque graphique de la couleur/soulignement ; en d'autres termes le texte-source n'a pas toujours le statut d'un discours citant ou discours d'accompagnement (Simon 2015). On peut sans doute y voir un phénomène d'hétérogénéité

*techno-énonciative*, qui ne se laisse pas analyser dans les termes de l'hétérogénéité énonciative prénominale.

*Délinéarisation discursive*. En ligne il existe des équivalences entre un geste technodiscursif et un énoncé linéaire. La « demande d'amitié » sur le réseau Facebook par exemple, passe en effet par le bouton « ajouter » en français, sur lequel il suffit de cliquer pour produire l'énoncé d'invitation, accompagné (ou pas) d'un message scriptural explicite. Il en est de même pour le partage d'énoncé d'un écosystème (par exemple un blog) à un autre (par exemple le réseau Twitter) réalisable par un simple clic sur un bouton de partage préinstallé sur le site ou par l'écriteur lui-même sur son navigateur : ce phénomène de technodiscours rapporté (Paveau 2015a) efface la linéarité du discours citant pour le remplacer un geste d'énoncé. Ces deux exemples constituent des formes discursives constitutivement délinéarisées, au sens où leur linéarité discursive, celle de la combinatoire de l'intradiscours, est rendue implicite par le geste technodiscursif.

*Délinéarisation sémiotique*. La nature composite des énoncés numériques natifs inclut l'assemblage d'éléments non verbaux comme l'image, le son, le graphique ou l'action. Tout lien peut en effet renvoyer vers des formes non verbales, mais certaines manipulations rendent le verbal et le non-verbal constitutifs ; c'est le cas de certains phénomènes de technodiscours rapporté (le partage d'un billet sur un réseau entraîne automatiquement celui de ses photos par exemple). Un cas extrême de délinéarisation sémiotique, rencontré surtout dans la littérature numérique est le « simulacre de référent » (Saemmer 2015 : 32) : le lien possède alors une fonction performative puisque son activation réalise une action (Saemmer 2015 donne l'exemple du segment *appui sur le petit interrupteur*, qui réalise l'action quand il est activé par le lecteur).

J'ai mentionné plus haut la distinction entre non-linéarité et discontinuité. Les phénomènes que je viens de décrire n'abolissent pas forcément la continuité textuelle ou discursive : d'une part, l'écriteur peut revenir au texte source après son excursion hypertextuelle ; d'autre part une lecture déviative (selon la typologie d'Alexandra Saemmer) n'est pas forcément discontinue et l'unité textuelle/discursive peut être construite par le parcours de lecture qui « fait texte » (Adam 2015 dir.). George Landow parlait d'ailleurs à ce propos d'« écriture multiséquentielle ou multilinéaire plutôt que non-linéaire. » (1996 : 157). Ces phénomènes de délinéarisation des énoncés natifs du web remettent cependant en cause les catégories habituelles de description et d'analyse des productions verbales, que ce soit sous l'angle du texte (progression, anaphore, séquentialité), du discours (fil du discours, préconstruit) ou de l'interaction (tour de parole, routines) : l'hypertextualisation des énoncés propose un autre ordre que celui de la linéarité pour la production et la réception du sens, amenant les discours à se construire plutôt sur la relation.

## Conclusion

J'ai voulu montrer dans cet article que :

- le dispositif du DH est complexe, variable, dynamique et ouvert ; il ne me semble pas pouvoir se ramener à un schéma tripartite général, mais se laisse mieux analyser à partir d'une description empirique partant de l'observation des usages de ses producteurs et de ses utilisateurs, les écrivains ;
- l'analyse du discours numérique natif doit prendre en compte la relationalité de tout discours en ligne, sa composition technodiscursive (et technocorpusdiscursive) et son potentiel de délinéarisation, impliquant des matérialités discursives coproduites par les auteurs et les écrivains, et une forme de discursivité non préalable mais construite comme un parcours non prévisible ;
- le DH reste encore très peu décrit en sciences du langage et nécessite encore l'exploration de dimensions linguistiques inédites comme la contrainte algorithmique qui permettrait de rendre compte de la dimension calculatoire de tout discours numérique natif.

Les DH ne cessent de s'inventer et de se configurer : les hyperliens peuvent constituer littéralement le texte de certains genres numériques natifs comme la revue de liens (image

5) ou l'article de presse lui-même (qui est parfois constitué d'une collection de liens, tweets ou posts sommairement mis en discours) ; Laurence Allard propose une nouvelle forme de DH, le « mobtexte », qui selon elle « contribue à modeler une culture mobile qui suppose ses genres (du texto au selfie), ses contenus (des applications aux notifications) et ses formats (de la conversation téléphonique au *live streaming* vidéo) » (2015 : 168). « Le mobtexte montre l'évolution du paradigme de l'hypertexte dans sa dimension d'hypermédia », explique-t-elle, soulignant en cela à quel point la technodiscursivité des productions verbales natives du web les rend disponibles aux évolutions permises par les inventions technologiques.

La relationalité du discours est sans doute la dimension essentielle des productions numériques en contexte connecté : que les énoncés soient explicitement et matériellement liés à d'autres énoncés, imprévisibles et ouverts à des parcours de sens subjectifs, constitue une véritable évolution dans l'ordre du discours.

## Références

N.B. : les liens ont été vérifiés le 15 juin 2016

- ADAM, J.-M. (dir.), *Faire texte. Unité(s) et (dis)continuité*. Besançon : PUFC.
- ALLARD L. (2015), « De l'hypertexte au "mobtexte" : les signes métissés de la culture mobile. Ecrire quand on agit », dans Angé Caroline (dir.), *Les objets hypertextuels. Pratiques et usages hypermédiatiques*. Londres : Iste Editions, 167-188.
- ANDROUTSOPOULOS, J. (2014). « Computer-mediated Communication and Linguistic Landscapes ». In HOLMES J., HAZEN K. (eds). *Research Methods in Sociolinguistics*. Hoboken (New Jersey) : John Wiley & Sons, 74-90.
- BACHIMONT, B. (2001). « Dossier patient et lecture hypertextuelle. Problématique et discussion ». *Les Cahiers du numérique* 2, 105-123.
- BARBOSA, P. (1992). *Metamorfoses do real. Criação literaria e computador*. Lisboa : Universidade nova de Lisboa.
- BARBOSA, P. (1996). *A Ciberliteratura. Criação Literária e Computador*. Lisboa : Cosmos.
- BOUCHARDON, S. (2009). *Littérature numérique : le récit interactif*. Paris : Lavoisier.
- BOUCHARDON, S. (2011). « Des figures de manipulation dans la création numérique ». *Protée* 39 : 37-46.
- BOUCHARDON, S. (2014). *La Valeur heuristique de la littérature numérique*. Paris : Hermann.
- CERTEAU, M. (de), (1980). *L'invention du quotidien*, tome 1 : Arts de faire. Paris : Union générale d'éditions.
- CLÉMENT, J., (1995), « Du texte à l'hypertexte: vers une épistémologie de la discursivité hypertextuelle ». In : BALPE, J.-P., LELU, A., SALEH, I. (coords.), *Hypertextes et hypermédiats: Réalisations, Outils, Méthodes*. Paris : Hermès, consulté en ligne sans pagination : <http://hypermedia.univ-paris8.fr/jean/articles/discursivite.htm>
- CLÉMENT, J. (2007). « L'hypertexte, une technologie intellectuelle à l'ère de la complexité ». In : BROSSAUD C., REBER B., *Humanités numériques 1., Nouvelles technologies cognitives et épistémologie*. Paris : Hermès Lavoisier, version en ligne : [http://www.hypertexte.org/blog/wp-content/uploads/2009/01/techn\\_intellcomplexitejcllement.pdf](http://www.hypertexte.org/blog/wp-content/uploads/2009/01/techn_intellcomplexitejcllement.pdf)
- ERTZSCHEID, O., (2002). *Les enjeux cognitifs et stylistiques de l'organisation hypertextuelle : le Lieu, Le Lien, Le Livre*. Thèse de doctorat, Université Toulouse le Mirail – Toulouse II.
- GILLOT, A. (1999). *La Notion d'« écriture » à travers les revues de poésie électronique « alire » et « KAOS » (1989-1995)*. Timisoara (Roumanie) : Certel-Hestia.
- JEANNERET, Y., SOUCHIER, E. (1998). « Pour une poétique de l'écrit d'écran ». *Xoana*, 6, 97-107

- JEANNERET, Y., SOUCHIER, E. (2005). « L'énonciation éditoriale dans les écrits d'écran ». *Communication et langages* 145, 3-15.
- LE CROSNIER, H. (1991). Une introduction à l'hypertexte. *Bulletin des bibliothèques de France* (BBF) 4, 280-294.
- LANDOW, G., (1996). *Hypertext 2.0. The Convergence of Contemporary Critical Theory and Technology*. Baltimore : The John Hopkins University Press.
- LATOURET, B. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes. Essais d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte.
- LELEU-MERVIEL, S. (2015). « Cinquante ans d'hypertexte, du livre fragmenté à l'humain traçant-tracé hyperdocumenté ». In : ANGÉ Caroline (dir.). *Les objets hypertextuels. Pratiques et usages hypermédiatiques*. Londres : ISTE Editions, 53-76.
- LENOBLE, M., VUILLEMIN, A. dir. (1999). *Littérature, informatique, lecture – De la lecture assistée par ordinateur à la lecture interactive*. Limoges : Presses universitaires de Limoges.
- MOIRAND, S. (2004). « L'impossible clôture des corpus médiatiques. La mise au jour des observables entre contextualisation et catégorisation », *Tranel* 40, 71-92.
- PAVEAU, M.-A. (2013). « Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique ». *Epistémè* 9, 139-176.
- PAVEAU, M.-A. (2015a). « Technodiscours rapporté ». *Technologies discursives* [carnet de recherche], <https://technodiscours.hypotheses.org/606>
- PAVEAU, M.-A. (2015b). « En naviguant en écrivant. Réflexions sur les textualités numériques ». In ADAM J.-M. (dir.), *Faire texte. Unité(s) et (dis)continuité*. Besançon : PUFC, 339-355.
- PAVEAU, M.-A. (2016 à par). « Du microscope à la caméra subjective. Les observables natifs de l'internet », *Le discours et la langue*, Hommages à C. KERBRAT-ORECCHIONI.
- PAVEAU, M.-A. (2017 à par.). *Le discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*. Paris : Hermann.
- SAEMMER, A. (2015). *Rhétorique du texte numérique. Figures de la lecture, anticipations de pratiques*. Villeurbanne : Presses de l'Enssib.
- SIMON, J., 2015, « Le discours hypertextualisé : Une notion essentielle pour l'analyse du web ». In : SALEH I. & alii (dir), *H2PTM 2015, Le numérique à l'ère de l'Internet des objets, de l'hypertexte à l'hyper-objet*, Paris, Hermès-Lavoisier, 3-20.
- SOUBRIÉ, T. (2001). « Enseigner la lecture intime du texte littéraire grâce à l'édition hypertextuelle ». *Document numérique* 1/5, 181-208.
- SOUCHIER, E. (1996). « L'écrit d'écran, pratiques d'écriture & informatique ». *Communication et langages* 107, 105-119.
- VANDENDORPE, C. (1999). *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*. Montréal : Boréal/Paris : La Découverte.
- VANDENDORPE, C. (2015). « L'hypertexte : vers un nouveau rapport à la lecture et au monde ». In : ANGÉ, C. (dir.). *Les objets hypertextuels. Pratiques et usages hypermédiatiques*. Londres : ISTE Editions, 29-52.
- VIGNAUX, G. (2001). « L'hypertexte. Qu'est-ce que l'hypertexte. Origines et histoire ». En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/edutice-00000004/document>
- VUILLEMIN, A. (1999a). « Littérature et informatique : de la poésie électronique aux romans interactifs ». *Revue de l'EPI* 94, 51-64.
- VUILLEMIN, A. (1999b). « La lecture interactive et l'"écriture" ». In : LENOBLE, VUILLEMIN, A. (dir.). *Littérature, informatique, lecture - De la lecture assistée par ordinateur à la lecture interactive*. Limoges : Presses universitaires de Limoges, 32-45.